

à Paris...
seules les femmes qui vont
chez...

VALBÈRE

peuvent acheter le
"PRÊT A PORTER"
WEILL

VALBÈRE, 46, R. DE PROVENCE, PARIS 9^e
(2^e ÉTAGE) - TRINITÉ 74-71
Ouvert sans interruption de 9 h. 30
à 18 h. 30, MÊME LE LUNDI
Ouverture de compte sur demande

WEILL

TAILLEURS à partir de
15.000'

LA FRANCE
dispose maintenant
d'après de GAZ
pour que les Français puissent
se chauffer
au GAZ!

Profitez en donc pour faire
installer chez vous :

- le chauffage central au gaz,
ou bien
- des radiateurs indépendants
à gaz.

Renseignez-vous, dès mainte-
nant, auprès des spécialistes :
vendeurs, installateurs
et services locaux
du GAZ DE FRANCE.

GAZ

Exigez des appareils portant l'estampille nationale,
garantie officielle de haute qualité.

Ch 6 bis - R. L. Dupuy

COMMENT "FABRIQUER" LES CADRES ?

« ... M. Alfred Sauvy a souligné, à plusieurs reprises, que la France manquait d'ingénieurs et de techniciens. Cependant, il ne semble pas que les responsables de notre enseignement tiennent compte de ce fait. On continue à instruire la jeunesse sans, semble-t-il, se préoccuper des besoins de la nation. Il faut d'ailleurs noter que le goût des enfants n'est pas plus souvent respecté. Comment résoudre ce problème ? »

Serge LEZIGNEUX (Montluçon).

Jacques BALLAND répond :



LES Universitaires ont à Pâques un traditionnel devoir de vacances. Ils tiennent Congrès, pour examiner ensemble les conditions de travail dans l'Enseignement public. La plupart des syndicats de professeurs ont réuni leur assemblée générale avant les fêtes. A Nice, cette semaine, l'Union nationale des Etudiants de France convoque les délégués des 150.000 élèves des Facultés.

Les uns et les autres traitent du même sujet, que leur impose l'actualité : la Réforme de l'Enseignement. Nul n'en conteste l'urgence ni la nécessité. Non pas qu'il faille aborder le problème par le mensonge des statistiques : il n'y a pas dans ce pays trop d'étudiants, trop de bacheliers, trop de jeunes gens et jeunes filles pourvus d'une solide culture générale. Les chiffres américains, soviétiques (non point les totaux absolus, bien sûr, mais les rapports à l'ensemble de la population) sont très

supérieurs. Mais il est certain qu'une reconversion de l'Université est pourtant indispensable. Elle « fabrique » actuellement chaque année toujours plus de produits que les responsables de l'économie reculent. C'est à cette inadéquation que se situe la crise et non point au constat d'une très discutabile pléthore.

Trop de juristes ou de littéraires qui perdent leur latin avant de l'utiliser. Pas assez de scientifiques, d'ingénieurs pour toutes les techniques, de l'électronique au planning. Ces vérités apparaissent aujourd'hui avec le dérisoire de l'évidence. Mais pour ces enseignants assemblés, leur diffusion concrète la réussite d'un long et tenace effort.

Les responsables, d'ailleurs, s'alarment. En ouvrant l'année universitaire, le recteur Sarrailh, solennellement, proclamait son désarroi. Quelques semaines plus tard, le ministre de l'Éducation nationale abordait l'étude de son budget par l'annonce de la constitution d'un Comité d'étude. Ce groupe de travail, ou les directeurs de l'administration universitaire dialoguent avec les grands maîtres de la production et avec un étudiant doit déposer ses conclusions à la fin de ce mois.

La querelle du « tronc commun »

C'est pourquoi, dans les mêmes délais, les intéressés divers s'efforcent de leur côté d'assurer leurs positions. Ce pluriel, cette terminologie militaire présage la querelle. Elle sévit en effet, à propos du Tronc commun.

Si l'on admet que le défaut majeur du système actuel est l'absence ou l'incohérence de l'orientation, on décide en corollaire que ce problème est le premier à résoudre pour réformer. Notre enseignement fait penser à une section ferroviaire, sans aiguillage ni bifurcation ; on entre en sixième et l'on tangué, tant bien que mal jusqu'au butoir du baccalauréat, qui n'est peut-être, au reste, que l'entrée sur la voie du garage. La conséquence est cette sécession définitive de la population scolaire à onze ans. Un Charlemagne irresponsable place, dès ce niveau, les bons au lycée, les mauvais ailleurs et dès lors les uns sont sauvés, les autres marqués.

Encore faut-il noter que le plus souvent la sélection s'opère plutôt selon la fortune paternelle que selon le mérite personnel.

La difficulté consiste donc à appliquer entre onze et quatorze ans une méthode efficace de sélection et d'orientation progressives avec toutes

les possibilités de rattrapages, de corrections. L'institution, pendant cette période de la scolarité, d'un tronc commun, organisé avec un programme commun également et des options d'essai, apparaît comme la solution idéale.

On lui oppose des impossibilités matérielles. C'est un problème de budget, de gouvernement. Mais surtout, on dénonce le démantèlement de notre enseignement secondaire. La lente impregnation serait sa caractéristique, et seule capable de former les bons esprits.

On aperçoit l'ampleur du débat, l'enseignement doit-il travailler « à la commande », passée par les spécialistes de la prévision de main-d'œuvre, ou la France doit-elle, même essulée, attiser inlassablement le feu sacré de la haute culture ?

L'un et l'autre, comme toujours. Le monde moderne exige spécialisation. Mais il impose souvent le brusque changement d'activité, donc la polyvalence. Celle-ci n'est réelle qu'avec un solide fonds de connaissance dites générales.

Jacques BALLAND,
Président de l'Union nationale
des Etudiants de France.

QUI A TUÉ LE CINÉMA FRANÇAIS ?

— Je ne pense pas être le seul à avoir appris avec stupéfaction que la France avait le plus grand mal à trouver des films dignes de la représenter au festival cinématographique de Cannes. Comment s'explique ce scandale ? Faut-il incriminer le déclin de notre civilisation, l'organisation de notre société, la pauvreté de pensées de nos réalisateurs et de nos scénaristes ? Cette carence de notre industrie cinématographique est proprement consternante. Je voudrais bien savoir comment et pourquoi on a tué le cinéma français et si vraiment nous n'avons aucune chance de voir paraître prochainement sur nos écrans ce film-choc que des millions de spectateurs attendent.

EDMOND VANCK, Strasbourg.

Françoise GIROUD répond :



LA médiocrité dont on accuse le cinéma français n'est pas contestable, mais elle est explicable sans invoquer « le déclin d'une civilisation », l'apreté des capitalistes et la décadence de la pensée française.

Entendons-nous d'abord sur ce que recouvre le terme « médiocrité ». Les uns l'appliquent au niveau moyen de la centaine de films produits annuellement par la France. Les autres s'étonnent que nous soyons incapables d'envoyer dans les compétitions internationales un nombre honorable d'œuvres de qualité.

Ce sont là deux aspects différents d'un vaste problème.

Le cinéma n'a aucune raison d'être plus fertile en œuvres de qualité que le théâtre ou la littérature. Sur cent pièces jouées, sur cent livres édités, pourrait-on en citer quatre ou cinq, chaque année, qui se distinguent par leur valeur ? Je ne crois pas. Ni en France, ni ailleurs. N'exigeons donc pas du cinéma qu'il offre un pourcentage supérieur d'œuvres importantes. Pour multiplier nos chances, il faudrait d'abord multiplier notre production qui est au contraire en baisse constante, faute de consommateurs.

L'an dernier, la France a enregistré 356 millions d'entrées dans ses 5.212 salles, contre 660 millions d'entrées en Italie (9.000 salles) et 1.396 millions en Angleterre (4.781 salles).

Elle a donc perdu 60 millions d'entrées par rapport à 1947. Pourquoi ? Un sondage d'opinions (1) a révélé que 30 0/0 des Français, qui allaient

(1) Etude de marché effectuée pour le compte du Centre National du Cinéma.

au cinéma en 1947, préférèrent maintenant d'autres distractions et n'y mettent plus les pieds. De l'aménagement scandaleux des salles, hors les grandes villes, à l'ennui que secrètent neuf films sur dix, et à la diminution du pouvoir d'achat d'une partie de la population, diverses explications ont été données à cette désaffection.

Hors la fraction de spectateurs définitivement dégoûtés et requis par des plaisirs moins incertains, les 64 Français sur cent qui fréquentent régulièrement les salles obscures ne s'engouffrent plus aussi docilement qu'avant guerre. Pourtant la moyenne des films projetés n'est pas pire qu'autrefois. Elle est constante, parce que sa médiocrité est inhérente à la nature même du cinéma, enfant bâtarde de l'art et de l'industrie.

Un art ne peut ni vivre ni se renouveler en se donnant pour but de toucher « le plus grand nombre ». S'il ne tente rien de hardi, de neuf, de révolutionnaire, s'il s'interdit les recherches et les tâtonnements, il se condamne à une éternelle et lassante redite.

Une industrie n'est pas viable si ses produits n'atteignent pas un nombre de consommateurs assez élevé pour que le prix de revient en soit amorti. Or toute innovation, toute authentique création dans le domaine artistique a pour premier effet d'indisposer ou de dérouter le grand public, de restreindre, donc, le nombre de consommateurs.

Et le produit cinématographique est si coûteux que le plus généreux des mécènes ne saurait entreprendre sa fabrication sans viser à sa plus vaste exploitation industrielle.

Quelques chiffres comparés donneront une idée des servitudes qui ligotent le cinéma.

Un roman vendu à 20.000 exemplaires et un succès et rapporte un minimum d'un million à l'auteur. Une vente de 5.000 exemplaires est largement suffisante pour amortir les frais de l'édition.

Le cap des quatre millions de spectateurs

Pour qu'un film réalisé sans le moindre faste, en noir et blanc, dans des décors modestes, sans grande figuration, soit amorti, il faut qu'il soit vu par 4 millions de spectateurs.

Le cinéma est donc condamné à rechercher l'audience de ce que l'on appelle « le grand public ». Si l'on considère enfin qu'une forte proportion de spectateurs dits « évolués » ne vont pas au cinéma pour réfléchir ou pour trouver des satisfactions d'ordre esthétique, mais pour être arachés, pendant deux heures, à eux-mêmes on comprend pourquoi la production de films ne peut pas être assimilée à la création artistique.

Hors le cadre rigide de la fabrication industrielle le cinéma ne peut même pas exister au stade de la recherche individuelle étant donné les capitaux qu'engoultit la moindre entreprise dans ce domaine.

Dans ce cadre il dépérit comme dépérit tout art sans créateur, toute industrie dont les produits — alors qu'ils ne sont pas de première nécessité — ne donnent pas satisfaction à un nombre suffisant de consommateurs.

Qu'est-ce que ce « grand public » sans l'adhésion massive duquel il ne saurait y avoir de cinéma ?

Pour la foule des intoxiqués

Il serait tentant d'en déduire que les fabricants de films sous-estiment purement et simplement le goût et les aspirations du public français.

Il est moins satisfaisant — mais sans doute plus exact — de dire qu'il n'y a pas un public français, mais des publics divers que le cinéma s'est successivement aliénés par manque d'imagination, en visant toujours au



PAULETTE GODDARD DANS « LES TEMPS MODERNES »
« Le cinéma n'a pas donné une œuvre qui ne s'inspire de Chaplin, Griffith, Stroheim, Eisenstein... »

Une pièce de théâtre qui a été vue par 120.000 spectateurs, en atteignant cent représentations dans un théâtre de 1.200 places, est un succès. Elle rapporte environ 4 millions à l'auteur et un confortable bénéfice à ceux qui l'ont montée.

On sait qu'il se compose de 55 % d'hommes et de 45 % de femmes, que 69 % des spectateurs ont moins de quarante ans, 43 % entre quinze et vingt-quatre ans, que Paris fournit 13 % du public.

S'il était aussi gros qu'on veut bien le dire, s'il était exclusivement friand de vulgarité, de bassesse, de corsets 1900, de téléphones blancs et de mitraillottes, comme le prétendent ses fournisseurs, il devrait être comblé, et l'industrie en pleine expansion. Or non seulement elle est en récession, mais le cinéma français est, dans son ensemble, déficitaire (contrairement au cinéma américain où l'on enregistre, certes, des catastrophes et des réussites financières spectaculaires, mais où le total des sommes investies dans l'industrie cinématographique reste toujours inférieur au total des sommes encaissées).

C'est ce déficit permanent de la production française — qui n'exclut pas certains enrichissements individuels — c'est l'oscillation de cette balance qui refuse de s'équilibrer entre les dépenses (6 milliards environ pour 100 films) et les recettes (quatre milliards 1/2) que l'on appelle « la crise ».

plus bas, au plus facile, au plus éculé. Ainsi, aux spectateurs écoeurés, se sont ajoutés les spectateurs saturés.

Il reste ceux qui sont intoxiqués. C'est pour leur fournir leur ration bimensuelle que l'usine tourne.

Là où l'on est fondé à s'indigner contre le choix des sujets qui nous conduit, cette semaine, à aligner RAZZIA SUR LA CHNOUF, DU RIFI

CHEZ LES HOMMES, ÇA VA BARBER, LES PÉPÉS FONT LA LOI, PAS DE SOURIS DANS LE BUSINESS, etc., c'est en constatant que les intoxiqués du cinéma, ceux qui constituent la clientèle de base, se dérangeraient aussi bien si on leur proposait un autre univers. Pas nécessairement vertueux ou édifiant, mais à l'image de leurs joies, de leurs peines, de leurs problèmes, de leurs rêves, de la société dans laquelle ils s'inscrivent ou contre laquelle ils s'insurgent.

Mais ne mêgez pas les hommes de cinéma en les croyant cyniques, spéculant avec de gros rires sur les pires instincts d'une foule. La plupart sont au contraire, à chaque film, persuadés qu'ils mettent en chantier un chef-d'œuvre d'esprit ou de sensibilité et entrent dans l'enthousiasme et le consternant navet qu'ils planteront six mois plus tard sur l'écran.

La plupart ne savent simplement pas ce qu'ils font. En France du moins.

Sur l'écran, rien de nouveau

Quant au « film-choc » que vous attendez, il peut surgir dans n'importe quel pays ou ne jamais surgir.

Il est remarquable de constater que, depuis sa naissance, le cinéma n'a pratiquement pas donné une œuvre qui apporte quelque chose de neuf dans l'inspiration ou dans l'expression par rapport à ses plus anciens maîtres : Chaplin, Griffith, Stroheim, Eisenstein.

Ce sont toujours des perfectionnements et des révolutions techniques qui ont fait rebondir l'intérêt du public. Le parlant, puis la couleur, et aujourd'hui l'écran large, le cinémascope.

Certes, le cinéma est encore tout jeune, mais il se pourrait qu'il fût déjà sclérosé. S'il existe quelque part un jeune homme inspiré capable de

lui injecter un sang neuf, on se demande comment ce créateur pourrait se manifester, étant donné le nombre de millions et la lourdeur sans cesse accrue de l'appareil technique qu'il faut soulever pour obtenir 100 mètres de pellicule impressionnée : non seulement les instruments dont use l'homme de cinéma ne se sont pas simplifiés depuis les frères Lumière, mais ils se sont considérablement compliqués.

Imaginez un instant où en serait la musique, la peinture, la poésie, le théâtre si à tout compositeur, tout peintre, tout poète, tout auteur coupable de deux ou trois succès, on avait arraché des mains pour toujours plume ou pinceau, et si ces œuvres sans audience immédiate avaient été détruites ?

Et s'il fallait une catastrophe ?

Il se pourrait aussi que le cinéma n'ait pas encore maîtrisé les éléments techniques par lesquels il s'exprime, qu'il en soit encore à chercher les sept notes de sa gamme, son piano, son violon, sa flûte, toutes les données stables de la musique, par exemple, fournit à celui qui peut les réunir dans une chansonnette ou dans une symphonie.

Il se pourrait également que le cinéma ne fût pas un art, mais seulement un gigantesque haut-parleur, un moyen de reproduction, à la plus vaste échelle, d'émotions créées par d'autres arts.

Oui, peut-être, n'est-il qu'une science, la science de choisir parmi des émotions et de les traduire avec assez de force pour qu'elles se répercutent, mille fois grossies, à travers le monde, pour qu'elles enrichissent le plus humble, le plus obtus, le plus solitaire des spectateurs.

Il se pourrait enfin qu'une catastrophe soit nécessaire, que toute l'industrie cinématographique s'écroule dans un grand fracas de millions, que tous ses cadres s'effondrent, pour que de ces ruines surgisse un homme qui, avec une caméra et du talent, recrée le cinéma.

PALAIS DE L'AUTO ET DU CYCLE
 GRANDE SEMAINE DE LA
 MACHINE AGRICOLE
 DU 19 AU 27 JUIN
FOIRE INTERNATIONALE DE BORDEAUX
 DU 12 AU 27 JUIN

HOLMES
 22, AVENUE VICTOR-HUGO - PARIS - PAS 57-03
 Sous le signe de la parfaite distinction HOLMES vous propose, coupés dans des tissus exclusifs français et d'importation :
 — ses vestons sport et ses blazers depuis 11.000 fr.
 — ses costumes grand luxe depuis 27.000 fr.
 et son rayon de daim le plus élégant de Paris

TÉLÉPHONE MA 20.76 & MA 64.17
BRASSERIE-RESTAURANT
le RÉGINA
 SES REPAS D'AFFAIRES
 SES SPÉCIALITÉS
 SALLES ET SALONS
 Pour Noces et Banquets
 FACE GARE MATABIAU
TOULOUSE